

*Pierre VALLIN*

# Dieu, Darwin et moi

Pierre VALLIN

Dieu, Darwin et moi

© Pierre VALLIN, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0516-7

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Puis-je dire, sans me discréditer, que mon contentieux avec Dieu remonte à ma toute jeune enfance. Dans l'église de mon village, j'observais avec stupeur les comportements étranges de mes aînés ; et que dire des enfants de chœur qui, faux culs, se livraient sans rire à toutes les pitreries ; on leur aurait donné le bon dieu sans confession. La maison de Dieu était le royaume de l'ennui, le prêtre faisait des gestes convenus, il débitait des paroles toutes faites que les fidèles soulignaient d'amen à l'unanimité déroutante. Que de moments interminables je passais à m'asseoir, me lever ou m'agenouiller sous les regards éplorés des saints... La présence oppressante du Christ était pour beaucoup dans mon malaise ; dans notre église coloniale dépourvue des beautés architecturales que je découvrirais plus tard en d'autres lieux, il se montrait à moi, si j'ose dire, dans toute sa crudité. « Dis-moi, petit, peux-tu rester insensible à ma douleur ? ». Son malheur ne me laissait pas indifférent mais je réprouvais de toutes mes forces l'étalage impudique de sa souffrance. Au-delà de l'injure évidente qu'elle faisait à mon sens naissant de l'esthétique, je la ressentais curieusement comme une atteinte déloyale à mon libre arbitre. Je ne saurais dire d'où venait la lucidité qui, dans le temple de la religion, me faisait voir toutes les ficelles. Certains y verront le doigt du démon...

La Vierge Marie contemplait la scène, un léger sourire sur les lèvres ; sans se départir de sa sérénité, elle faisait offrande de son enfant à Dieu. Pouvait-il en être ainsi de certaines mères ? Pouvait-il en être ainsi d'un certain Dieu ? À la tristesse contagieuse des saints, faisait écho la béatitude des anges ; roses et potelés comme des nourrissons attardés, ils contemplaient ce monde de désolation avec un sourire niais qui ajoutait à mon désarroi. Dans l'odeur prenante de l'encens, le prêtre psalmodiait des phrases que les fidèles reprenaient en chœur. Sur les visages fermés se lisaient les signes d'une crédulité effrayante. « C'est ma faute, c'est ma très grande faute ! ». Pour rien au monde je n'aurais accepté, parce que c'était l'usage, de battre ma coulpe en cadence.

À la ferme, certains de nos ouvriers obéissaient aux règles d'un autre culte. À des heures précises, agenouillés sur le sol, ils se prosternaient ensemble, plongeaient leur front dans la poussière, récitaient des versets du Coran. Leurs interdits alimentaires laissaient supposer que Dieu les avait dotés d'un appareil digestif différent. À mes questions, ils répondaient évasivement : « Dieu l'a dit »

ou « Dieu le veut » ou bien, « C'est écrit ... ». L'expression m'était devenue familière mais je n'admettais pas sans difficulté que pour certains hommes, si proches de moi, tout fût écrit dans quelque grand livre que je ne parvenais pas à concevoir. Où se trouvait ce livre ? Où pouvait-on le consulter ? Ils répondaient d'un haussement d'épaules. Leur soumission, leur résignation me révoltaient. Au village, les musulmans avaient leur temple, une mosquée surmontée d'un long minaret blanc où résonnait l'appel du muezzin. Mais la religion musulmane, dans sa sobriété et son dénuement même, ne me semblait guère différente de celle qu'il me fallait bien appeler « la mienne ». Soumises au même Dieu, trônant dans le même ciel, elles relevaient de la même crédulité, du même arbitraire. Dans l'une comme dans l'autre, il était beaucoup question de péché. Je savais depuis toujours que je n'étais pas à l'abri de la faute. Mes parents, pragmatiques, cultivaient avec soin mon sens de la culpabilité. Ils y associaient sans plus de scrupules la notion de pardon ; fautif, que n'aurais-je fait pour obtenir celui de ma mère ! Du moins les interdits familiaux répondaient-ils à des exigences rationnelles ou à des soucis pratiques que j'étais à même de percevoir et s'ils n'étaient pas toujours exempts d'arbitraire, celui-ci pouvait être mis au compte de l'humeur, de la fatigue ou de l'erreur. Tout enfant, face à ses parents, apprend ainsi à composer avec les faiblesses humaines. Je n'éprouvais pas la même indulgence pour Dieu. Celui-ci, certes, ne m'inspirait aucune crainte, il manquait par trop de consistance charnelle ; pour moi, Dieu brillait surtout par son absence, la seule certitude qu'il m'inspirait était celle de son inexistence. Cette conviction n'était pas le fruit de la déduction, elle ne relevait pas non plus de l'intuition, elle était du domaine de l'évidence, une évidence, dirais-je, d'ordre biologique. Oui, c'est cela, il s'agissait d'instinct. Et même d'instinct vital. Car où serions-nous sans cette connaissance innée du vrai et du faux ! Aussi, très tôt, la dépouille de Dieu était-elle allée rejoindre celle du père Noël ; (et demande-t-on à un enfant pourquoi il ne croit pas au père Noël ?). Dans la galerie des personnages de fiction, Dieu se situait quelque part entre Peau d'âne et Barbe Bleue. Plus près de l'Ogre en tout cas que du Petit Poucet, il figurait sans doute possible parmi les empêcheurs de tourner en rond.

Plus proche, plus terrestre, plus humain, Dieu le fils semblait plus accessible. Seule la lecture des pages de l'Evangile parvenait à me tirer de l'ennui de la messe. Je ne dirais pas qu'elle l'égayait ; l'atmosphère pesante, dramatique, moralisatrice du récit de la vie de Jésus me rebutait. Cependant, en dépit de son côté « m'as-tu vu », (aujourd'hui, je dirais qu'il en faisait trop), l'homme Jésus,

à mon corps défendant, exerçait sur moi un véritable attrait. Avec lui, c'était certain, il n'y avait pas de place pour l'ennui. Cependant, si vivant, il demeurerait profondément ambigu, une insupportable tristesse émanait de ce personnage accablé par la prémonition de son destin. « Je sais tout et il n'y a pas de quoi rire... ». Je ne voulais pas savoir, je désirais vivre ! Loin de m'apitoyer, cette vocation de victime consentante, expiatoire, faussement humble, jetait une ombre indélébile sur la belle vie de Jésus. Le récit, la mise en scène de sa fin effroyable me mettaient en rage. J'aurais hurlé : « Mais révolte-toi, sacré bon Dieu ! ». Lui, si prompt toujours à combattre les injustices, se soumettait sans résistance à la pire d'entre elles, la mort. Je levais les yeux vers le grand corps supplicié, épinglé au mur de l'église. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Non, le Christ immolé ne m'inspirait aucune compassion.

Pour moi, le Saint-Esprit se situait à la hauteur des épaules... Entre le « nom du Père » et le « nom du Fils », il équilibrait harmonieusement le signe de la croix. Immatériel, insaisissable, évanescent, il constituait l'élément le plus équivoque de la Sainte Trinité. Lorsque, par égarement ou par entêtement, je m'obstinais à soutenir l'insoutenable, ma mère, avec l'air de celle à qui on ne la fait pas, lançait : « C'est ça ! Cela s'est fait par l'opération du Saint-Esprit ! ... ». Le Saint-Esprit, symbole reconnu de l'inconcevable, se trouvait donc comptable des « opérations » les plus douteuses. Mais le ressentiment que ma mère éprouvait pour lui ne s'arrêtait pas là et je ne pus longtemps ignorer que l'enfant Jésus lui-même avait été conçu par l'opération du Saint-Esprit. Les éclaboussures de ce scandale atteignaient le voile immaculé de la Très Sainte Vierge que ma mère, au comble de l'indignation, n'hésitait plus à qualifier de « Sainte Nitouche ». C'est ainsi que le Saint-Esprit, objet permanent de la suspicion maternelle, fut peut-être à l'origine de ce qu'on pourrait appeler mon doute philosophique. Ma mère excellait dans l'art corrosif et dévastateur de la suggestion. Sainte Nitouche ! En deux mots, tout était dit, apaisée, elle n'allait jamais au-delà. Livré aux seules ressources de mon imagination, je supputais sur le mystère de Marie... À demi cachée sous son voile, celle-ci, fautive, m'apparaissait plus féminine ; un éclat nouveau faisait briller son regard et il me semblait que son sourire angélique s'agrémentait d'une pointe de malice. Je comprenais mieux l'air accablé de celui que ma mère, parachevant son œuvre iconoclaste, appelait, sans pitié, « le pauvre Joseph... ».

+ + +

« Dieu n'existe pas, je ne l'ai pas rencontré... ». Trop hâtive, l'affirmation se révèle vite une absurdité ; remise en cause de mes propres facultés qui me revient en pleine figure comme un boomerang maladroitement lancé. Car si je ne l'ai pas rencontré, après tout, à qui la faute ? Le monde n'est-il pas rempli d'êtres et d'objets que je n'ai jamais vus mais dont l'existence, pour autant, ne peut être raisonnablement niée ? « Dieu n'existe pas, *on* ne l'a jamais rencontré... » apparaît à peine plus sérieux. Imprudent appel à témoins qui ne trouble en rien la belle sérénité de Dieu. Car Dieu est Dieu, nom de Dieu ! Dieu absent dont mille témoignages attestent pourtant l'existence. Disproportion humiliante des forces : imaginez un instant que Lui, (Dieu), se mette en tête de nier ma modeste existence : « Non, cet individu n'existe pas, je ne l'ai jamais rencontré ». Pauvre de moi ! ...

Poussière, tu es...

Replions-nous sans gloire vers l'hésitant : « Dieu existe-t-il ? Je ne l'ai jamais rencontré... ». L'hypothèse de l'existence de Dieu, maladroitement envisagée, puis trop mollement réfutée, plus qu'une concession, sonne déjà comme un aveu d'échec. Un sourire narquois sur les lèvres, Dieu me toise du haut de son nuage : « Et alors ? ... ». Ah, que n'ai-je la foi ! Cette foi limpide qui, dessillant mes yeux, me permettrait enfin de hurler à pleins poumons le rassurant et glorieux : « Dieu existe ! Je l'ai rencontré ! ... ». Alléluia ! ...

Alléluia ! Jouez hautbois ! Résonnez musettes !

Déconcertante dissymétrie de deux affirmations si simples en apparence. La première, « Je l'ai rencontré », induit comme par magie une conclusion de portée universelle : je l'ai rencontré donc *IL* existe. Et, s'il existe pour moi, que vous le vouliez ou non, il existe aussi pour vous ; comme pour tous ceux, victimes de cette révélation totalitaire, qui se trouvent soudain affublés du titre non revendiqué de créatures de Dieu.

« Je ne l'ai jamais rencontré », au contraire, me renvoie immédiatement dans mon coin, face à un Dieu despotique dont je me trouve incapable de contester l'existence. Inutile de battre le rappel de ceux qui partagent mes réticences, nos doutes se juxtaposeraient sans s'additionner, ne réalisant que la somme de nos

impuissances. Poids exorbitant de l'affirmation face à la négation. Se pourrait-il que le succès de Dieu fût ainsi fondé sur une injustice d'ordre grammatical qui imposerait au plus grand nombre la vérité de quelques-uns ?

— Dieu existe ! Dieu existe ! Il l'a rencontré !

— Dieu existe ? !

— Mais puisqu'on vous dit qu'on l'a rencontré ! ...

Au commencement, fut le bouche à oreille...

Seul, le paradoxal (et confidentiel...) « Dieu n'existe pas... je l'ai rencontré... » pourrait éviter le piège de la double négation. Otant le doute sur son identité véritable, il permettrait de faire tomber enfin le masque fallacieux de Dieu...

Dieu ! Montre-toi, si tu es un homme ! ...

+ + +

D'où viens-je ? Où vais-je ? Qui suis-je ? Pourquoi suis-je là ? Oui, pourquoi ? Abandonnant à la Science le territoire ingrat du *comment*, (comment ça marche ?), des esprits éclairés revendiquent le domaine du *pourquoi* comme espace exclusif de la spiritualité. Aux uns, la quête patiente, terne, laborieuse, d'une connaissance forcément bornée, aux autres, l'espace infini de l'intuition. Peu soucieux de polémique, nombre de scientifiques acceptent cette répartition des tâches avec une naïveté confondante. En réalité, l'Eglise n'a concédé le champ du *comment* à la Science qu'après l'avoir défendu bec et ongles des siècles durant. Faire ici la liste des découvreurs victimes de ses persécutions, ou celle des vilains procédés utilisés pour les faire taire, demanderait trop de temps. Les vérités que l'Eglise accepte aujourd'hui de reconnaître, pourquoi les a-t-elle si longtemps réfutées ? L'Eglise s'est-elle trompée, beaucoup trompée, toujours trompée, dans son combat contre la connaissance ou bien a-t-elle très vite compris que celle-ci menaçait les bases mêmes de la religion ? Bases dont nous serions alors en droit de penser qu'elles reposent sur l'ignorance. Battue en brèche par la Science, l'Eglise n'aurait-elle opéré qu'un repli stratégique vers



l'ultime espace de son idéologie, le champ du *pourquoi* ?

Quelles sont donc les vertus particulières, les valeurs refuge, du *pourquoi* ? Si, en apparence, celui-ci laisse la porte ouverte à tous les possibles, en pratique il impose l'existence d'un présupposé, d'une présomption. « Pourquoi suis-je là ? » induit l'idée que je ne peux pas y être sans raison. Insidieusement, « pourquoi » m'indique la voie, la désigne du doigt. Si je suis là, c'est parce que ma présence est nécessaire, sans doute même indispensable. Idée réconfortante menant très vite à celle, non moins encourageante, d'éternité ; comment une vie aussi précieuse que la mienne pourrait-elle avoir une fin ? En un tournemain, me voici placé sous l'aile protectrice de celui qui a su reconnaître mon utilité. Riche d'espoirs inavoués, le *pourquoi*, offre à mes divagations un champ illimité.

Il est toujours possible d'ajouter au pourquoi un autre pourquoi, les enfilant l'un après l'autre comme les perles d'un chapelet. L'enfant, questionnant l'adulte, ne s'en prive pas : Et pourquoi ceci ? Et pourquoi cela ? Comme tout poison, celui-là a suscité son antidote :

— Et pourquoi...

— *Parce que !*

Réponse sans appel mettant un terme à la chaîne infernale des *pourquoi* en leur opposant son propre arbitraire. Pourquoi, en effet, s'arrêter au « pourquoi » plutôt qu'au « pourquoi du pourquoi » ? Ou bien - pourquoi pas - au « pourquoi du pourquoi du pourquoi » ? La décision de le faire ne peut être qu'intentionnelle. Dieu le veut ! Mais pourquoi Dieu le veut-il ? Et, d'abord, pourquoi Dieu ? À ceux qui disent qu'il faut un commencement, je répondrais qu'il s'agit plutôt d'une fin : interrompant arbitrairement la ronde vertigineuse des *pourquoi*, Dieu n'est pas une réponse, il est un choix...

— Pourquoi ? ...

— Parce que ! ... Parce que Dieu... Parce que... ta gueule !

*Pourquoi* appât, question biaisée, en trompe-l'œil, à laquelle, désappointé, je constate que « je suis déjà répondu » ...

En échange d'une immortalité qui, en dépit de ma bonne volonté, demeure hypothétique, me voici donc placé face à un *Dieu parce que*, ou un *Parce que*

*Dieu*, que je ne peux même pas juger sur sa bonne mine ; inconnu tombé du ciel auquel, la gorge sèche, je me vois invité à faire allégeance et à livrer mes biens les plus précieux, *mon corps* et *mon âme*. Mon immortalité supposée exigerait, me dit-on, cette dualité, essence même de ma « spiritualité ». Coupé en deux, à mon corps défendant, je contemple bêtement ces deux parties dont, je l'avoue, je ne sais trop que faire. L'âme solidement chevillée au corps, je vivais dans l'unité confortable de mon être, me voici désormais pourvu d'une part évanescence que, matérialiste têtue, je persiste à me représenter comme une sorte de pigeon voyageur à l'humeur volage. Ma spiritualité fait de moi une cage à oiseau dont je me garde d'ouvrir la porte.

Elu de Dieu ! Interrogé, avec un intérêt nouveau, mon miroir me renvoie l'image de mon beau visage ; subjugué, je me souris ; sur mes lèvres se dessine le sourire de Dieu, Dieu mon Père dont je possède tous les traits. Mon regard cherche son regard... Avec complaisance, je me scrute. Moi ! Son fils ! Immortel ! Aux confins de l'éternité, j'esquisse un pas de danse, ma tête tourne, elle se dilate, elle enfle... Mon âme est trop grande pour moi.

+ + +

Parmi les valeurs familiales, figurait au tout premier rang ce qu'à la maison nous appelions modestement « la jugeote ». Convaincu depuis longtemps que sans elle je ne serais rien, je cultivais la mienne avec respect. Ma jugeote faisait l'objet de mes soins quotidiens ; elle me procurait en échange nombre de petites satisfactions pratiques ou intellectuelles. Je la percevais comme une sorte d'ange gardien, un ange qui ne m'était pas donné par le ciel mais que je pétrissais, nourrissais de mes propres mains. Pour ma jugeote, je n'étais que sollicitude ; j'éprouvais le sentiment reconfortant qu'elle me le rendait bien.

À la ferme, ma vie s'inscrivait dans le cycle des saisons... En harmonie avec la nature qui m'entourait, j'y menais une existence païenne. Les poules picoraient, les moutons paissaient, les vaches rumaient, les chiens somnolaient, mâles et femelles se poursuivaient, copulaient, vêlaient, poulinaient, allaitaient... Chez les humains, selon toute apparence, il en allait de même et lorsque nous levions les yeux vers le ciel c'était pour y observer la course du soleil, les prémices de l'orage, le vol bruyant des grues ou, dans la chaleur d'une nuit